



Culture & Savoirs

PHOTOGRAPHIE

Une nouvelle lecture de l'œuvre de Martine Franck

L'exposition inaugurale de la nouvelle Fondation Cartier-Bresson présente un choix souvent inédit des images de cette grande photographe libre et engagée.

Elle nous manque Martine Franck, lectrice de Saint-Simon, Lautréamont, Cioran, amie du peintre Balthus, du poète Yves Bonnefoy, sa silhouette longiligne, pleine de grâce, sa personnalité forte et discrète, son rire puissant, son charisme, sa confiance ! Heureusement, l'exposition que lui consacre la Fondation Cartier-Bresson, dont, après le décès d'Henri, son époux, elle a été la cheville ouvrière, la fait revivre en donnant à voir ses passions et engagements.

Voilà déjà plus de six ans que Martine Franck repose auprès de lui dans le petit cimetière de Montjustin, dans le Luberon, partie « *se fondre dans l'univers* », comme elle disait, elle qui avait tôt découvert le bouddhisme.

Agnès Sire, directrice artistique de ce formidable lieu d'exposition et de recherches, qui vient d'emménager dans un espace à sa mesure, rue des Archives, dans le Marais, a accroché, dans plusieurs salles du rez-de-chaussée, quelque trois cents images, souvent inédites (tirages signés Guillaume Geneste) choisis ensemble avant le décès de la photographe.

Le fruit d'une forme de méditation visuelle

En effet, son œuvre, simple, droite, juste, classique va droit au but. Un peu comme la straight photography du grand Paul Strand. D'où vient que, véritables actes de transgression à l'instant du déclenchement, ses images, pourtant isolées, apparaissent, à l'arrivée, aussi construites, équilibrées ? Sans doute la lenteur, la maturation accompagnant la réalisation de ses sujets de longue haleine, cette façon de produire des images symboliques, intemporelles, y sont pour quelque chose. Comme si ses clichés étaient le fruit d'une forme de méditation visuelle. Qu'elles brossent un portrait, évoquent un événement, un paysage, un voyage, une foule rassemblée, ses prises de vue ne sont jamais choc. Seules ses captations sur le vif de gosses en train de jouer l'autorisent à déclarer, elle qui ne se sentait pas concernée par le fameux « instant décisif » de Cartier-Bresson : « *Il faut savoir saluer l'inattendu : un oiseau sur la tête d'un moine, des enfants pleins d'énergie.* » Car



Plage, village de Puri, Inde, de Martine Franck, 1980. Martine Franck/Magnum Photos

bien qu'elle ait entamé sa carrière dans les colonnes du grand magazine d'information américain *Life*, la démarche de Martine Franck est à l'opposé du photojournalisme, et ses prises de vue ne relèvent pas, la plupart du temps, de l'instantané. « *Je ne cherche pas seulement à informer ou à documenter, la télévision s'y emploie mieux que la photographie,* disait-elle. *Par contre, je souhaiterais que mes photos soient évocatrices et donnent à réfléchir ou à rêver.* »

C'est ce qui nous arrive alors que l'on redécouvre, sur les cimaises, ses compositions rigoureuses et très épurées, ses jeux graphiques et ses effets d'ombres traitant de tous les états de la condition humaine, des artistes au travail, de la compagnie d'Ariane Mnouchkine, son amie d'enfance, dont elle disait : « *Le théâtre est un exercice qui me permet de voir autrement*

la folie des hommes, la violence », jusqu'aux grands formats très minéraux qui nous entraînent avec bonheur dans un bouquet final qui bascule dans l'abstraction.

Le féminisme, la vieillesse, des causes à défendre

Cette préoccupation formelle était déjà sienne lorsque, ayant poursuivi des études d'histoire de l'art, s'intéressant particulièrement à la sculpture, elle intègre l'agence Vu de Pierre de Fenoyl en 1970 et participe, deux ans plus tard, avant de rejoindre Magnum, à la création de Viva, dont elle trouve le nom. Cette coopérative d'auteurs très créative pratique la photo de rue en noir et blanc, mais refuse que ses clichés servent de preuves et attache la plus grande importance à la composition.

Martine Franck n'était cependant pas qu'un œil formel. Sa compassion, son engagement inspirent nombre de ses images. Si elle aimait prendre ses distances par rapport au réel, adopter le statut d'observateur extérieur, elle assumait le fait de défendre des causes comme le féminisme, la vieillesse, dont elle brisa le tabou, visitant hôpitaux et maisons de retraite pour capter « *ces beaux visages dont les rides signalent le passé comme les lignes de la main peuvent prédire l'avenir.* »

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 10 février, Fondation Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, Paris 3^e. Puis, au printemps, au musée de l'Élysée à Lausanne (Suisse) et, cet été, au Fomu d'Anvers (Belgique). Le livre *Martine Franck*, éditions Xavier Barral, 328 pages, 60 euros.